

Un entretien avec Gustave Flaubert à l'occasion de la parution de *Madame Bovary*

W. : Monsieur Flaubert, je vous remercie de votre accueil si aimable. Vous venez d'achever un nouveau roman. Il est paru dans la Revue de Paris entre octobre et décembre de l'an dernier. Votre roman, *Madame Bovary Mœurs de province* raconte le destin de la femme d'un apothicaire. Tout d'abord, je voudrais vous demander combien d'années avez-vous travaillé à ce roman ?

M. FLAUBERT : Je vous reçois avec plaisir, cher ami. Vous venez de loin et je me réjouis que vous vous intéressiez à mon roman, qui, d'ailleurs me cause des ennuis avec la justice. C'est très embêtant. N'en parlons pas trop. Mais, vous disiez....

W. : Quand avez-vous commencé votre roman ?

M. FLAUBERT : Si je me rappelle bien, c'était le 19 septembre 1851, quelques jours avant mon départ pour Londres.

W. : Un début facile ?

M. FLAUBERT :

Ah non. Au début, et tout au long de la rédaction, j'ai dû toujours répéter : Ce roman me tourmente, je me gratte. Vous savez, ce roman a eu du mal à se mettre en train. J'avais des abcès de style et la phrase m'a démangé sans aboutir.

W. : Il semble que vous ayez souffert Monsieur ?

M. FLAUBERT : Bien plus que vous pensez. Quel lourd aviron qu'une plume et combien l'idée, quand il faut creuser avec, est un dur courant !

W. : Vous n'avez pas écrit au fil de la plume ?

M. FLAUBERT : Cela dépend toujours de mon humeur. Parfois, j'ai passé une bonne journée, la fenêtre ouverte, avec le soleil sur la rivière et la plus grande sérénité du monde. Ensuite j'ai écrit une page, en ai esquissé trois autres.

W. : Ressentez-vous un bonheur en écrivant ?

M. FLAUBERT : Oui et non. La couleur où je trempe est tellement neuve pour moi que j'en ouvre des yeux ébahis. Je gâche un papier considérable, Que de ratures ! La phrase est bien lente à venir ! Honnis soient les sujets simples !

The screenshot shows the website 'Das Frankreich-Blog' with the URL 'www.france-blog.info'. The main article is titled 'Une visite chez Gustave Flaubert' and is dated '2. Juli 2009 von H. Wittmann'. It includes a portrait of Gustave Flaubert and text in German discussing his work and the challenges of writing. The sidebar on the right contains a 'Download' button, a list of categories, and a search bar. The top right corner of the page features the text 'deja 900 billets bilingues'.

W. : Cela ressemble à une torture... ?

M. FLAUBERT : Oui. Si vous saviez combien je m'y suis torturé, vous auriez pitié avec moi.

W. : Aviez-vous préparé un plan pour votre livre ?

M. FLAUBERT : Comment voulez-vous que je travaille autrement ? Autant je suis débraillé dans mes autres livres, autant dans celui-ci j'ai tâché d'être boutonné et de suivre une ligne droite géométrique. Nul lyrisme, pas de réflexions, personnalité de l'auteur absente. Ce sera triste à lire...

W. :

Six années d'écriture ?

M. FLAUBERT : Au début, je voulais faire vite. Mais je n'ai pas fait plus de cinq à six pages la semaine.

W. : Vous évitez d'être présent dans votre roman ?

M. FLAUBERT : Ah, vous l'avez remarqué ? En effet, je veux qu'il n'y ait pas dans mon livre *un seul* mouvement, ni *une seule* réflexion de l'auteur.

W. : Vous êtes satisfait du résultat ?

M. FLAUBERT : Toute la valeur de mon livre, s'il en a une, sera d'avoir su marcher droit sur un cheveu, suspendu entre le double abîme du lyrisme et du vulgaire (que je veux fondre dans une analyse narrative). Quand je pense à ce que cela est devenu, j'en ai des éblouissements. Mais lorsque je songe ensuite que tant de beauté m'est confiée, à moi, j'ai des coliques d'épouvante, à fuir me cacher n'importe où.

W. : Et vos personnages ?

M. FLAUBERT : Difficile à inventer, je vous dis. Quelle difficulté qu'une narration psychologique, pour ne pas toujours rabâcher les mêmes choses !

W. : Quelle place donnez-vous aux personnages dans votre récit ?

M. FLAUBERT : J'étais souvent harassé. Parfois, j'ai un pincement à l'occiput et la tête lourde comme si je portais dedans un quintal de plomb. *Bovary* m'a souvent assommé. Parfois, pendant une semaine, je n'ai écrit seulement que trois pages, et encore dont je n'étais pas enchanté. Ce qui est atroce de difficulté c'est l'enchaînement des idées et qu'elles dérivent bien naturellement les unes des autres.

W. : Avez-vous entrepris des études pour votre livre ?

M. FLAUBERT : Bien entendu. Par exemple, en – attendez, laissez-moi réfléchir, ah oui, c'était en juillet 1852, je pense, que j'ai été à un comice agricole, dont j'en suis revenu mort de fatigue et d'ennui. J'avais besoin de voir une de ces ineptes cérémonies rustiques pour ma *Bovary*, dans la deuxième partie. C'est pourtant là ce qu'on appelle le Progrès et où converge la société moderne.

W. : La scène devant la mairie à l'occasion du comice vous est particulièrement bien réussie. Les scènes entre l'orateur et sur le balcon...

M. FLAUBERT : Cette altercation vous plaît ? A moi aussi.

W. : Mais, il fallait beaucoup de temps d'élaborer ces procédés, vous avez développé toute une esthétique de l'écriture ?

M. FLAUBERT : Oui, vous avez raison. Je vous ai déjà dit que j'ai souffert. La *Bovary* a marché à pas de tortue ; j'en étais désespéré par moments. Souvent, c'est-à-dire pendant trois ou quatre mois, à plusieurs reprises, j'avais peur que ça ne continue ainsi. Quelle lourde machine à construire qu'un livre, et compliquée surtout ! Il fallait y mettre une forme profondément littéraire.

W. : Vous pensez aux dialogues ?

M. FLAUBERT : écidément oui. Mais comment faire du dialogue trivial qui soit bien écrit ? Il le faut pourtant, il le faut. Puis, quand j'allais être quitte de cette scène d'auberge, je risquais de tomber dans un amour platonique déjà ressassé par tout le monde et, si j'ôte de la trivialité, j'ôterai de l'ampleur. Dans un bouquin comme celui-là, une déviation d'une ligne peut complètement m'écarter du but, me le faire rater tout à fait.

W. : On dirait un travail d'horloger ?

M. FLAUBERT : Cette expression me plaît. Oui c'est cela. Au point où j'en suis, la phrase la plus simple a pour le reste une portée infinie. De là tout le temps que j'y mets, les réflexions, les dégoûts, la lenteur !

W. : Mais, la lecture de votre roman crée du suspense...

M. FLAUBERT : Vous croyez ? Tant mieux. L'enchaînement des sentiments m'a donné un mal de chien, et tout dépend de là dans ce roman ; car je maintiens qu'on peut tout aussi bien amuser avec des idées qu'avec des faits, mais il faut pour ça qu'elles découlent l'une de l'autre comme de cascade en cascade, et qu'elles entraînent ainsi le lecteur au milieu du frémissement des phrases et du bouillonnement des métaphores.

W. : Avez-vous des modèles ?

M. FLAUBERT : Non, c'est-à-dire oui. Moi-même, je les ai découverts par hasard. J'étais une fois, comme tout épouvanté, et j'ai toute de suite écrit à mon amie pour ne pas rester seul avec moi, comme on allume sa lampe la nuit quand on a peur. Il m'était arrivé quelque chose de bien drôle. J'ai demandé à Louise Colet, si elle a lu un livre de Balzac qui s'appelle *Louis Lambert*.

W. : Et alors ?

M. FLAUBERT : J'avais acheté ce roman en décembre 1852; il m'a foudroyé. C'est l'histoire d'un homme qui devient fou à force de penser aux choses intangibles. Cela s'est cramponné à moi par mille hameçons. Ce Lambert, à peu de choses près, est mon pauvre Alfred. J'ai trouvé

là de nos phrases (dans le temps) presque textuelles : les causeries des deux camarades au collège sont celles que nous avons, ou analogues. Pourtant, en me mettant à ma table pour l'écrire, la vue du papier blanc m'a calmé. Quel sacré livre ! Il me fait mal ; comme je le sens !

W. : Entretemps, vous êtes revenu de ce choc, de cette surprise, n'est-ce pas ?

M. FLAUBERT : Ah, certainement. Il faut se dire : Tout ce qu'on invente est vrai, soyez-en sûre. La poésie est une chose aussi précise que la géométrie. L'induction vaut la déduction, et puis, arrivé à un certain point, on ne se trompe plus quant à tout ce qui est de l'âme. Ma pauvre *Bovary*, sans doute, souffre et pleure dans vingt villages de France à la fois, à cette heure même.

W. : Je pourrais vous demander quelques précisions sur votre style ? Vous y travaillez beaucoup ?

M. FLAUBERT : Le vieux projet que j'avais d'écrire plus tard mes mémoires m'a quitté. Rien de ce qui est de ma personne ne me tente. Les attachements de la jeunesse ne me semblent plus beaux. Que tout cela soit mort et que rien n'en ressuscite ! A quoi bon ? Un homme n'est pas plus qu'une puce. Nos joies, comme nos douleurs, doivent s'absorber dans notre œuvre. On ne reconnaît pas dans les nuages les gouttes d'eau de la rosée que le soleil y a fait monter ! évaporez-vous, pluie terrestre, larmes des jours anciens, et formez dans les cieux de gigantesques volutes, toutes pénétrées de soleil.

W. : On dirait que vous êtes tenté par une métamorphose...

M. FLAUBERT : C'est le mot. Je suis dévoré maintenant par un besoin de métamorphoses. Je voudrais écrire tout ce que je vois, non tel qu'il est, mais transfiguré. La narration exacte du fait réel le plus magnifique me serait impossible. Il me faudrait le *broder* encore.

W. : Votre roman, que signifie-t-il pour vous ?

M. FLAUBERT : La *Bovary* est pour moi un exercice excellent, me sera peut-être funeste plus tard comme *réaction*, car j'en aurai pris (ceci est faible et imbécile) un dégoût extrême des sujets à milieu commun. C'est pour cela que j'avais tant de mal à l'écrire, ce livre. Il me fallait de grands efforts pour m'imaginer mes personnages et puis pour les faire parler, car ils me répugnent profondément.

W. : Madame Bovary, son époux et les autres ?

M. FLAUBERT : Oui, je vous l'ai dit, profondément. Mais quand j'écris quelque chose de mes *entrailles*, ça va vite. Cependant voilà le péril. Lorsqu'on écrit quelque chose de *soi*, la phrase peut être bonne par *jets* (et les esprits lyriques arrivent à l'effet facilement et en suivant leur pente naturelle), mais l'*ensemble manque*, les répétitions abondent, les redites, les lieux communs, les locutions banales.

W. : Et l'imagination ? Quelle est sa part ?

M. FLAUBERT : Quand on écrit au contraire une chose *imaginée*, comme tout doit alors découler de la conception et que la moindre virgule dépend du plan général, l'attention se bifurque. Il faut à la fois ne pas perdre l'horizon de vue et regarder à ses pieds.

W. : Vous évoquez beaucoup de détails ?

M. FLAUBERT : Bien sûr. Le détail est atroce, surtout lorsqu'on aime le détail comme moi. Les perles composent le collier, mais c'est le fil qui fait le collier. Or, enfiler les perles sans en perdre une seule et toujours tenir son fil de l'autre main, voilà la malice. On s'extasie devant la correspondance de Voltaire. Mais il n'a jamais été capable que de *cela*, le grand homme !

W. : Vous cherchez souvent le bon mot ?

M. FLAUBERT : Oui, cela peut durer. Cela valait mieux que la monnaie courante d'à présent. On était monté à un tel ton que l'on rencontrait quelquefois un bon mot, une bonne expression. Il y aurait, du reste, sur ce malheureux livre, une belle leçon à faire. Comme le socialisme perçait déjà. Comme la préoccupation de la morale rend toute œuvre d'imagination fausse et embêtante ! etc.

W. : Vous tournez à votre critique.

M. FLAUBERT : Oui, si vous voulez bien. Je tourne beaucoup à la critique. Le roman que j'écris m'aiguise cette faculté, car c'est une œuvre surtout de critique, ou plutôt d'anatomie. Le lecteur ne s'apercevra pas, je l'espère, de tout le travail psychologique caché sous la forme, mais il en ressentira l'effet. Que de choses flottent encore dans les limbes de la pensée humaine ! Ce ne sont pas les sujets qui manquent, mais les hommes.

W. : Parfois, vous étiez presque bloqué. Un arrêt d'écriture ?

M. FLAUBERT : Cela m'est arrivé souvent. De temps en temps, j'ai passé deux exécrables journées. Il m'a été impossible d'écrire *une* ligne. Ce que j'ai juré, gâché de papier et trépigné de rage, est impossible à savoir. J'avais à faire un passage psychologico-nerveux des plus déliés, et je me perdais continuellement dans les métaphores, au lieu de préciser les faits. Ce livre, qui n'est qu'en style, a pour danger continuel le style même.

W. : Pourquoi un livre peut-il mettre en danger le style ?

M. FLAUBERT : Il met en danger le style, car il risque de dépasser son auteur. Écoutez: La phrase me grise et je perds de vue l'idée. L'univers entier me sifflerait aux oreilles, que je ne serais pas plus abîmé de honte que je ne le suis quelquefois. Qui n'a senti de ces impuissances, où il semble que la cervelle se dissout comme un paquet de linge pourri ? Et puis le vent ressouffle, la voile s'enfle. Ce soir, en une heure, j'ai écrit toute une demi-page. Je l'aurais peut-être achevée, si je n'eusse entendu sonner l'heure.

W. : Une fois, vous décrivez une opération.

M. FLAUBERT : Le passage est réussi et l'opération était un échec (Flaubert *grommèle*). Or, c'était un dur passage : il fallait amener insensiblement le lecteur de la psychologie à l'action, sans qu'il s'en aperçoive. Je vais entrer maintenant dans la partie dramatique et mouvementée. Encore deux ou trois grands mouvements et j'apercevais la fin. Que de mal j'avais eu, mon Dieu ! Moi, et pas seulement le patient. Que de mal ! Que d'échignements et de découragements ! Toute une soirée je m'étais livré à une chirurgie furieuse. J'avais étudié la théorie des pieds bots. J'ai dévoré en trois heures tout un volume de cette intéressante littérature et pris des notes.

W. : Cela a pris beaucoup de temps.

M. FLAUBERT : Ah oui, je vous assure. Il faudrait tout connaître pour écrire. Tous tant que nous sommes, écrivassiers, nous avons une ignorance monstrueuse, et pourtant comme tout cela fournirait des idées, des comparaisons ! La *moelle* nous manque généralement.

W. : Vous avez hésité parfois ?

M. FLAUBERT : Oui. Par exemple, quand j'étais de faire exposer à Homais des théories gaillardes sur les femmes. J'ai peur que ça ne paraisse un peu trop «voulu».

W. : Vous étiez sans doute bien content quand votre roman était terminé ?

M. FLAUBERT : Ah, vous pouvez en être sûr. Enfin. Quel cauchemar. Au début, je comptais deux ans, et finalement, cela a duré 6 ans, quel cauchemar, je vous le répète.

W. : Et la Revue de Paris...

M. FLAUBERT : La *Revue de Paris* du 1er août m'a annoncé, mais incomplètement, en écrivant mon nom sans L. «*Madame Bovary* (mœurs de province), par Gustave Faubert». C'est le nom d'un épicier de la rue Richelieu, en face du Théâtre Français. Ce début ne me paraît pas heureux ! Qu'en dite-vous ? Je ne suis pas encore paru que l'on m'écorche.

W. : Je n'y pense pas. Au contraire, je m'imagine que vous aurez un grand succès avec votre roman.

M. FLAUBERT : C'est très gentil, Monsieur, mais on me fait déjà savoir, que la justice s'intéresse à mon livre. Si elle en va comprendre quelque chose ?

W. : Vous en sortirez indemne, espérons-le. Toutefois, Monsieur, je vous remercie très vivement de m'avoir accueilli et d'avoir répondu à mes questions.

M. FLAUBERT : Ce fut un grand plaisir pour moi de vous recevoir.

Les réponses ont été écrites par Gustave Flaubert, *Correspondance II* (juillet 1851-décembre 1858) éd. Par. J. Bruneau, Paris : Gallimard, 1980, À Louis Colet, 20 septembre 1851, 23 octobre 1851, 3 novembre 1851, 31 janvier 1852, 31 janvier 1852, 20 mars 1852, 19 juin 1852, 18 juillet 1852, 13 septembre 1852, 22 novembre 1852, 27 décembre 1852, 2 janvier 1854, 23 janvier 1854, 7 avril 1854, à Louis Builhet, 1er août 1855, à Louis Builhet, 15 août 1855. Au début des réponses, nous avons parfois ajouté une phrases pour mieux situer la réponse et parfois, nous les temps des verbes.

Enregistrement: Gilles Floret

Idée: Heiner Wittmann

Alle Rechte vorbehalten. © Ernst Klett Verlag, Stuttgart 2009.